

Pito était appelé à recueillir un héritage immense en personnifiant le jeune vicomte, et qu'il fallait de toute nécessité que le gamin fut conduit chez la comtesse à St. Jérôme.

Après une longue délibération entre-mêlée d'une demi-douzaine de verres de Molson, il fut convenu que le petit Pito monterait en voiture avec son père et se rendrait chez la comtesse. avec qui il devait rester jusqu'à nouvel ordre.

Cléophas sortit son argent et donna au bonhomme la somme nécessaire pour le voyage.

Le charrotier attela et partit avec son fils pendant que Cléophas reprit la route de l'Hôtel du Canada. Il était dix heures et demie. Caraquette n'était pas encore revenu du théâtre.

Cléophas savait que le trésor des Bouctouches était contenu dans les malles de l'homme au chapeau de castor gris.

Il s'agissait de frapper un grand coup; de risquer tout pour tout.

Cléophas se décida à enlever la malle contenant les valeurs les plus importantes.

Il essaya sa clé dans la serrure de la chambre de Caraquette.

La clé s'adaptait à la serrure. Il joignit dans la gâche et la porte s'ouvrit.

Cléophas entra dans l'appartement et alluma le gaz.

A l'aide d'un poinçon d'acier il ouvrit une à une les malles de Caraquette.

En ouvrant la dernière il eut un éblouissement.

Cette malle contenait plusieurs mille louis en belles pièces d'or rutilantes de la lumière du gaz!

Son parti fut bientôt pris.

Il reforma la malle et alla ouvrir la fenêtre de la chambre qui était au-dessus une galerie communiquant avec le logis des servantes.

Sur cette galerie il vit une échelle apposée au mur d'un entropôt dont la façade était sur la rue Vaudrouil.

Cléophas ferma le gaz et descendit silencieusement la valise par la fenêtre.

Il monta sur l'échelle avec la malle qu'il lança sur la toiture de ce ferblanc de l'entropôt. La valise alla tomber avec fracas dans la rue Vaudrouil.

Cléophas après cet exploit jugea qu'il n'était pas prudent pour lui de rester plus longtemps dans l'hôtel.

Caraquette allait rentrer et il s'apercevait du vol.

Cléophas rentra dans son appartement après avoir fermé à clé celui de l'homme au chapeau de castor gris.

Onze heures venaient de sonner. Un pas lourd retentit dans le corridor.

C'était Caraquette qui allait entrer dans sa chambre.

Il devait s'apercevoir de la disparition de sa malle et l'alarme serait donnée dans l'hôtel.

Cléophas mit son feutre et on rabattit les larges bords sur ses yeux.

Il passa près de Caraquette qui ne le reconnut pas à la lumière in-

décise de l'unique jet de gaz qui éclairait le corridor.

Pour Cléophas la situation était sauvée.

Il sortit de l'hôtel sans éveiller les soupçons de personne.

Il se rendit dans la rue Vaudrouil qui était déserte.

Personne n'avait vu la chute de la malle. Cléophas la posa sur ses épaules et alla la jeter dans la porte cochère de la vieille maison de la rue Ste-Thérèse autrefois occupée par le Pays, c'est-à-dire à une dizaine de pas de l'endroit où elle était tombée.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL 3 JUILLET, 1880.

CONDIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie

Bureau : 25, RUE STE-THÉRÈSE.

En face de l'Hôtel du Canada.

Boite 2144 P. O. Montréal.

La Grande St. Jean-Baptiste de Québec.

L'émotion fait gricher nos plumes lorsque nous sommes obligés de dire un mot sur la grande fête de Québec. Chaque fibre de notre gésier tressaille au souvenir de la manifestation éclatante du 24 Juin 1880.

Nos lecteurs ne s'attendent pas à lire dans nos colonnes un compte-rendu de tout ce qui s'est passé à Québec pendant la semaine dernière, car les grands journaux ont donné à leurs lecteurs une description minutieuse de la procession et de convention.

Parler aujourd'hui de la St-Jean-Baptiste serait pour nous tomber dans les lieux communs et les redites onneuses.

Nous nous bornerons simplement à mêler nos applaudissements à ceux de nos grands confrères et à parler à bâtons rompus sur quelques incidents remarquables de la grande fête.

Le Vrai Canard a passé six jours dans l'ancienne capitale et il a pris des notes abondantes pour ses lecteurs.

Il va sans dire qu'il a choisi pour se rendre à Québec le chemin de fer du Nord. Il lui a fait plaisir de constater que cette route a ou tout l'encouragement auquel elle était en droit de s'attendre.



Les cochers de place nous attendaient à la gare avec un "tiri" spécial pour la circonstance.

Les voyages à 25 cents et à 50 cents étaient aussi rares que les honnêtes gens dans un ministère. Il n'était plus question que d'un dollar ou de 75 cents pour monter à la haute-ville.

Des affiches avec les mots *Repas à toutes heures* avaient été collées sur les murs d'une centaine de maisons.

Chez les Québécois l'hospitalité se donne pas comme chez les montagnards écossais. Les hôteliers s'étaient donné la main pour charger aux étrangers un prix fabuleux pour la pension et les boissons.

Plusieurs citoyens qui avaient reçu chez eux des hôtes pour la circonstance ont chargé des prix aussi élevés que les aubergistes.

Un de nos amis qui s'était logé chez une dame propriétaire d'une maison de pension privée où il payait \$2 par jour, s'est plaint de la monotonie du menu pendant les fêtes. Au déjeuner c'était du jambon et des œufs, au dîner une omelette au jambon et au souper des œufs et du jambon. Ce menu s'était tiré à plusieurs éditions sans corrections ni augmentations.

Un officier du 65^{ème} bataillon a demandé à l'Hôtel Blanchard dix consommations ordinaires, et on lui a chargé 25 cents par verre.

Un avocat de Sorel nous a parlé avec les termes de l'indignation la plus véhémence des prix de l'hôtel Union.

En revanche disons que les hôtels où le public a été le mieux servi sont ceux de MM. Levallée et Dubé.



Les zouaves pontificaux ont excité l'admiration générale par leur tenue martiale dans les rangs de la procession.

Un compatriote des Etats-Unis en les voyant passer disait à un camarade : "Regardez-les! ce sont tous des hommes piqués." Hommes piqués, traduction de l'Anglais *pickled men*.

Puisque nous sommes à parler des canadiens américanisés nous citerons une phrase que nous avons entendue nous même dans le corridor d'un hôtel.

Le Yankee s'adresse à un employé et lui dit :

"Vous m'avakerez à six heures demain matin. Vous viendrez *knocker à la door de ma room*. Je veux *crosser* la rivière et voir des amis à la Pointe Levis. J'aime toujours à faire une *walk* avant de déjeuner."



Il y a eu bisbille entre le juge Routhier et les membres du Cercle Catholique de Québec.

MM. Claudio Joannot et de Foucault avaient été invités à la fête par le Cercle qui payait leurs frais de voyage. Il avait été de plus entendu qu'à leur arrivée dans la vieille ville de Champlain ces messieurs devaient être les hôtes du

Cercle. Une voiture à deux chevaux avait été louée pour les recevoir au quai du vapeur.

Le juge Routhier prit les devants avec son carrosse et y fit monter les deux Français qu'il conduisit chez lui.

Le soir il donnait un magnifique banquet auquel il avait invité la fleur des pois de l'aristocratie canadienne-française de Québec. Au grand étonnement du public pas un membre du cercle catholique n'avait été invité au dîner. M. V. Valin qui avait fait cadeau au cercle d'un magnifique drapeau acheté en Europe, M. Valin qui s'était rendu en France pour engager MM. Vouillot, Munn et leurs amis à prendre part à notre grande fête fut aussi oublié sur la liste des invités.

Parmi les curiosités exposées en vente à Québec à l'occasion de la grande St. Jean-Baptiste nous avons remarqué une lithographie publiée par monsieur et madame Dubeau. Cela s'appelait *Relique du 24 Juin 1880*. Le dessin atteint le sublime dans le genre rococo. Le tableau est écrasé par un amas de rochers placé sur les lignes fines de la partie supérieure du cadre. La perspective et les demi-teintes n'existent pas. Ce qui nous a rendu hilaré était le portrait de notre ami M. J. P. Rhéaume, président de la Société St. Jean-Baptiste de Québec. On dirait que la bouche du vénérable patriarche a été dessinée par un élève de premiers principes à qui quelqu'un aurait poussé le coude. La grimace que fait la figure nous fait songer à un homme qui aurait avalé précipitamment une huitre gâtée.



Charles Thibault a dû avoir des émotions assez vives en voyant le char allégorique des enfants de St. Crépin. Ce char affectait la forme d'un soulier colossal. Il avait 37 pieds de long et se mouvait dans les rues par des moyens de locomotion invisibles. L'immense charpente était mise en mouvement par un cheval caché dans les flancs du soulier. L'architecture était irrémarchable dans tous ses détails. En voyant ce soulier les millions de spectateurs se disaient :

"En fin Charles Thibault trouve chaussure à son pied!"

Nous regrettons beaucoup que la section des cordonniers ait jugé à propos de mêler une irrdio politique aussi amère dans une occasion où l'esprit de parti devait disparaître afin de faire place à l'harmonie la plus parfaite entre les deux factions qui existent dans le peuple. Réellement notre cœur a saigné en voyant cette insulte à notre cher échevin.



L'association St. Jean-Baptiste de Québec avait fait frapper par M.